

L'inespéré de René Char

Yves Laroche

Volume 49, Number 3 (277), 2007

René Char et Hervé Bouchard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laroche, Y. (2007). L'inespéré de René Char. *Liberté*, 49(3), 47–54.

L'inespéré de René Char

Yves Laroche

On s'écrit toujours à l'avance.

GASTON MIRON

*Je n'ai retenu personne sinon l'angle fusant
d'une Rencontre.*

RENÉ CHAR

Dans le lumineux poème en prose « Madeleine qui veillait », publié dans la section « Pauvreté et privilège » de *Recherche de la base et du sommet*, René Char narre sobrement une rencontre dont l'angle est pour le moins fusant¹. Rencontre somme toute banale d'un homme et d'une femme, mais qui, grâce à un ensemble de circonstances, revêt les allures d'un événement magique, presque surréel.

Char a terminé dans la journée la difficile rédaction d'un poème inspiré de « Madeleine à la veilleuse », un tableau de Georges de La Tour. Le soir même, sortant d'un dîner chez son ami le peintre Jean Villeri, Char est abordé puis poursuivi dans le métro parisien par une jeune inconnue à la « silhouette fâcheuse² », qui lui tient d'étranges propos. Intrigué par leur justesse, Char lui demande son nom. Elle s'appelle Madeleine. Plus ou moins surpris par l'incroyable coïncidence, Char lui propose de marcher un peu en sa compagnie. Une heure plus tard, ils prennent congé l'un de l'autre, non sans émotion.

L'événement s'est produit par une nuit humide de janvier de l'après-guerre (en 1947-1948). Char a depuis longtemps pris ses distances à l'égard du surréalisme, féru de hasards objectifs. Un poème de *Seuls demeurent* le proclame — « L'oracle ne me vasalise plus » (133) —, et une lettre adressée à Breton en 1947 le

1. « Fusée fusante » : « Qui fait éclater le projectile avant le choc » (*Le Petit Robert*).

2. René Char, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 664. Les autres renvois à cette œuvre se feront entre parenthèses à la suite des citations.

confirme, lettre dans laquelle Char fait preuve à l'égard de son époque d'un profond désenchantement, d'un pessimisme qui confine au désespoir : « Ce juron, quand je parle de l'espoir, c'est un bien que je ne possède plus, mais il me plaît qu'il existe chez d'autres. » (661) Char y date sa période surréaliste : 1930-1934. Est-ce un hasard si 1934 est l'année de l'exposition à l'Orangerie *Des peintres de la réalité en France au XVII^e siècle*, exposition durant laquelle Char a découvert l'œuvre de Georges de La Tour, qui, selon Christine Dupouy, a « donné figure à des virtualités obscurément présentes chez l'écrivain³ » ? À vingt-sept ans, Char a fait de ce peintre fabuleux, dialecticien du jour et de la nuit, témoin lui aussi d'une période trouble de l'humanité (celle des guerres de religion et de la guerre de Trente Ans), un de ses « intercesseur[s] auprès du mystère poétique épars sous les hautes herbes humaines⁴ », voire un alter ego. Dupouy va jusqu'à dire que « De La Tour est celui que René Char aurait été s'il avait été peintre⁵ ». À cet égard, il est significatif que Char ait intitulé son poème inspiré par le tableau de Georges de La Tour « Madeleine à la veilleuse *par Georges de La Tour* », invitant lui-même le lecteur à confondre les deux œuvres.

Ce qui fait l'intérêt de « Madeleine qui veillait », ce n'est pas tant l'événement narré en lui-même que l'interprétation qu'en donne Char. En effet, le poète voit dans sa rencontre avec la Madeleine du couloir des correspondances (!) du métro parisien, qui l'aborde en lui demandant du papier à lettres, non seulement une révélation d'ordre poétique, mais également la « vérification » de son coûteux poème.

Le concept de vérification (fort inusité en poésie) appliqué à une œuvre d'art est de Georges Braque. Celui-ci rêvait, dit Char dans « Braque, lorsqu'il peignait », de voir ses toiles exposées sur les murs nus des salles intérieures du palais des Papes à Avignon, « demeure qui n'était solennelle et au passé que pour

3. Christine Dupouy, *René Char*, Paris, Belfond, 1987, p. 121.

4. « René Char en sa juste présence », entretien avec Raymond Jean, *Le Monde*, 11 janvier 1969.

5. Christine Dupouy, *op. cit.*, p. 122.

d'autres que lui » : « Un tableau accroché là, s'il tient, pensait-il, est vérifié. » (678) C'est dire combien étaient grandes les exigences du peintre, qui mesurait son œuvre à l'aune du plus grand et du plus lointain, qui exigeait de ses tableaux qu'ils se tiennent debout malgré la violence de la transplantation et l'extrême rigueur de la terre d'accueil, comme si le surgissement de la grâce ou du privilège n'était possible que sur les berges les plus pauvres, les plus arides⁶. Un extrait d'entretien dévoile comment Char perçoit la vérité de l'art : « Pour être celui non qui édifie mais qui inspire, il faut se placer dans une vérité que le temps ne cesse de fortifier et de confirmer. Georges de La Tour est cet homme-là⁷. » Serait donc « vérifiée » l'œuvre qui inspire et dont la vérité est fortifiée et confirmée par le temps ; autrement dit, elle est constamment reconnue comme chose vraie par l'expérience, par une confrontation avec les faits, pour reprendre les mots du dictionnaire. L'œuvre vérifiée serait celle qui « réfléchit son sens » (218) en tout temps, celle qui interroge inlassablement l'homme sur sa condition. Char ne dit-il pas du tableau « Madeleine à la veilleuse » que son interrogation est « actuelle » (664), faisant ainsi de l'ambiguïté de la posture de Madeleine sa principale vertu ? Et n'est-ce pas aussi la principale vertu du poème « Madeleine à la veilleuse », poème qui ne se donne pas facilement, qui résiste, charme et déchire ?

La fortification et la confirmation par le temps de la vérité de l'œuvre se feraient paradoxalement, chez Braque, comme à rebours, par un retour relativement important dans le passé, celui des papes à Avignon. Quant à la vérité du poème de Char, elle serait plutôt fortifiée et confirmée par un temps dérisoirement court, soit moins de douze heures. On peut n'y voir là qu'une première vérification, fulgurante comme l'éclair, qui n'en exclut pas d'autres ultérieurement. Mais l'essentiel réside peut-être ailleurs. L'aventure du métro parisien « vérifierait » non seulement le poème de Char, mais une vérité beaucoup plus profonde : la véritable

6. Pour Char, « le poème est ascension furieuse ; la poésie, le jeu des berges arides » (189).

7. « René Char en sa juste présence », entretien avec Raymond Jean, *op. cit.*

poésie, la plus noble, est non pas celle qui rythmera l'action mais celle qui sera en avant, selon la célèbre formule de Rimbaud. Cette haute exigence fait du poète un visionnaire, un homme doué d'une parole pensante et projetante, un homme pénétré de ses convictions⁸ : « Je n'ai nulle difficulté à m'en convaincre. L'accès d'une couche profonde d'émotion et de vision est propice au surgissement du grand réel. » (665) La vérité du poème se voit donc fortifiée et confirmée par l'expérience sensible, par l'action, par le quotidien. Le poème, qui naît de « la libre disposition de la totalité des choses entre elles et à travers nous » (160), obtient ainsi la preuve irrécusable (et cependant paradoxale) de sa nécessité, gagne en gravité. En en faisant un synonyme de vérité, Char transforme la poésie, genre littéraire, en un art de vivre guidé par un « humanisme conscient de ses devoirs, discret sur ses vertus, désirant réserver *l'inaccessible* champ libre à la fantaisie de ses soleils, et décidé à payer le *prix* pour cela » (173). Le véritable poète est l'homme qui, un jour, a décidé de lier les unes aux autres ses convictions et a agrandi la présence de la poésie, qui a octroyé un cours nouveau à ses jours en les adossant à cette force spacieuse⁹ :

Avec Rimbaud la poésie a cessé d'être un genre littéraire, une compétition. Avant lui, Héraclite et un peintre, Georges de La Tour, avaient construit et montré quelle Maison entre toutes devait habiter l'homme : à la fois demeure pour le souffle et la méditation. (731)

S'il est possible de relever ici et là, entre le récit biblique (Luc 7,37-50) — qui inspira plusieurs tableaux à Georges de La Tour —, le tableau « Madeleine à la veilleuse », le poème éponyme de Char et « Madeleine qui veillait », plusieurs similitudes qui concourent à la vérification du poème, c'est sans doute dans la leçon de Madeleine que se trouve la pierre de touche de l'interprétation de Char, Madeleine montrant une sagesse étonnante devant la désinvolture des propos du poète :

8. « Toute l'autorité, la tactique et l'ingéniosité ne remplacent pas une parcelle de conviction au service de la vérité. Ce lieu commun, je crois l'avoir amélioré. » (177)
9. Paraphrase du poème « Calendrier » (133).

Je ne suis pas tenté par l'impossible comme autrefois (je mens). J'ai trop vu souffrir... (quelle indécence!) Et sa réponse [celle de Madeleine] : « Croire à nouveau ne fait pas qu'il y aura davantage de souffrance. Restez accueillant. Vous ne vous verrez pas mourir ». Elle sourit : « Comme la nuit est humide ! » Je la sens ainsi. (664)

Oui, c'est bien à la suite de cette leçon de vie et, partant, de poésie, que Char, en bon prophète (comme Jésus, il devine l'identité de Madeleine), demande à la jeune inconnue son nom et qu'il se demande « comment ne pas entrevoir, dans cette passante opiniâtre, [l]a vérification [de son poème] » (665). La jeune femme, bonne et patiente (qualités attribuées au poète par René Char), parle avec l'autorité et la compétence de l'oracle, elle marche avec l'aisance des mauvais métiers — qui est aussi celle de Char —, elle sent les choses comme lui. Comment ne pas entrevoir, en effet, dans cette passante qui fait peine à voir une digne représentante de l'oracle? Le sentiment d'intense solitude et de complète faveur que Char a ressenti en marchant avec Madeleine, sentiment qu'il a également ressenti lorsqu'il a mis le point final à son poème, ne vient que renforcer, que redoubler la preuve que son poème est vérifié par la rencontre.

Ce qui unit essentiellement la Madeleine du tableau de Georges de La Tour, la Madeleine du poème, la Madeleine du métro parisien et la Madeleine du récit biblique (Jésus dit à Madeleine, qui a beaucoup aimé : « Votre foi vous a sauvée; allez en paix » (Luc, 7,50), c'est l'essence de leur message, qui en est un de foi. Il ouvre sur les fruits de l'avenir malgré la souffrance du passé : « Croire à nouveau ne fait pas qu'il y aura davantage de souffrance. Restez accueillant. Vous ne vous verrez pas mourir. » (664) N'est-ce pas ce que disent les tableaux de Georges de La Tour? François Solesmes parle ainsi des Madeleine de Georges de La Tour :

Ces créatures, que traverse le temps irréversible, ne portent pas seulement sans fléchir, comme des cariatides, le poids de l'inexorable : de la songerie à la méditation, de l'absence à l'extase, elles donnent vie indéfiniment à ce qui doit s'accomplir. Elles témoignent de la nuit

contre la nuit. Car, au centre des ténèbres, il y a, dérisoire, cette flamme qui est Esprit. Et, autour d'elle, des créatures comme autant de flambeaux aussi frêles et inextinguibles que la vacillante lumière qu'elles protègent¹⁰.

N'est-ce pas cette flamme dérisoire qui soutient René Char dans son poste de commandement au plus fort de l'horreur?

Depuis deux ans, pas un réfractaire qui n'ait, passant la porte, brûlé ses yeux aux preuves de cette chandelle. [...] Le Verbe de la femme donne naissance à l'inespéré mieux que n'importe quelle aurore. Reconnaissance à Georges de La Tour qui maîtrisa les ténèbres hitlériennes avec un dialogue d'êtres humains. (218)

N'est-ce pas le devoir de toute œuvre d'art, de tout poème, que de donner naissance à l'inespéré? De «témoigner de la nuit contre la nuit» afin d'êtreindre un tant soit peu «l'impossible solution», malgré la conscience de la mort, malgré la souffrance, malgré l'incertitude? De donner «souffle pour avancer sur la voie exigeante de la vérité, au-delà de la douleur et de l'angoisse¹¹»? L'inespéré (adjectif utilisé comme substantif par René Char) est un thème éminemment charien :

Derrière l'œil fermé d'une de ces Lois préfixes qui ont pour notre désir des obstacles sans solution, parfois se dissimule un soleil arriéré dont la sensibilité de fenouil à notre contact violemment s'épanche et nous embaume. L'obscurité de sa tendresse, son entente avec l'inespéré, noblesse lourde qui suffit au poète. (156)

Il traverse l'œuvre et parfois même s'oppose à l'espoir, qui convient mal à la nature pessimiste du poète. Le danger de l'espoir, c'est de le voir végéter dans un futur idéalisé : «Nous sommes tenus d'assurer que cet espoir n'est pas candeur.» (742) L'inespéré est ce qui advient au cœur même de l'action la plus

10. François Solesmes, *Georges de La Tour*, Lausanne, Clairefontaine, 1973, p. 5.

11. Christine Dupouy en parlant de De La Tour, *op. cit.*, p. 122.

quotidienne, malgré la terreur, malgré tout. Il est un futur fait passé. C'est l'inattendu, l'imprévisible qui s'est manifesté. Aussi, ne vient-il jamais sans un sentiment d'«intense solitude et de complète faveur¹²» (665).

Char clôt «*Madeleine qui veillait*» en se réappropriant la leçon d'accueil et de courage de Madeleine. Il la reformule sous une forme aphoristique qui lui procure une entière autonomie et une souveraineté indiscutable : «La réalité noble ne se dérobe pas à qui la rencontre pour l'estimer et non pour l'insulter ou la faire prisonnière. Là est l'unique condition que nous ne sommes pas toujours assez purs pour remplir.» (665) C'est cette leçon de vie et de poésie qui fait de «*Madeleine qui veillait*» un récit doublement fabuleux. D'une part, dans le sens de merveilleux, d'incroyable. C'est peut-être pour cette raison que Char, soucieux de ne pas trop appuyer le trait, reste en deçà du poétique. Son récit est linéaire et d'une limpidité inhabituelle. Sa méfiance à l'égard du merveilleux se traduit par plusieurs marques de prudence, notamment dans le sous-titre «Une communication?» et dans des phrases comme celle-ci : «Je jure que tout ceci est vrai et m'est arrivé.» (665) Fabuleux, d'autre part, en ce sens que le récit verse finalement dans la fable, qu'il se termine par une leçon de morale, dominée par l'idée de la noblesse, du respect, de l'amour et de la pureté. Cette leçon est également celle du récit biblique, Jésus remettant à Madeleine ses péchés au lieu de l'insulter comme a envie de le faire l'hôte qui le reçoit. Tout comme le récit biblique, le récit de Char a une valeur exemplaire. C'est parce qu'il a été assez pur que la réalité noble ne s'est pas dérobée à lui.

Dans «*Madeleine qui veillait*», le poète dit qu'il revient chez lui content de sa journée, qu'il ressent une fatigue agréable, qu'il fait tout pour échapper à la «passante», qui se montre «opiniâtre» (665). Il résiste. Et c'est sa résistance qui donne une valeur

12. Ailleurs, sur le thème de la faveur, on peut lire ceci : «Même s'il est en proie à une nature pessimiste, celui qui accepte, de bon ou de mauvais gré, les perspectives du devenir, doit se convaincre que le sur-ressort de ce pessimisme est l'espoir sans rupture, espoir que quelque chose d'imprévisible, où nous distinguerons une faveur, ou, à l'opposé, un hermétique maléfice, surgira, et que l'oppression sera momentanément renversée.» (742)

à son expérience. S'il n'avait pas résisté paisiblement, il n'aurait pas eu droit à la leçon de Madeleine, qui veillait sur lui pour lui rappeler — car il le sait déjà — qu'il faut rester accueillant à l'égard de « l'impossible », qu'il ne faut pas se fier aux apparences (la grâce se promène presque toujours en haillons), qu'il ne faut pas rejeter aveuglément le merveilleux, car il participe également au devenir :

Le devenir progresse conjointement à l'intérieur et tout autour de nous. Il n'est pas subordonné aux preuves de la nature; il s'ajoute à elles et agit sur elles. Sauve est l'occurrence des événements magiques susceptibles de se produire devant nos yeux. Ils bouleversent, en l'enrichissant, un ordre trop souvent ingrat. La perception du fatal, la présence continue du risque, et cette part de l'obscur comme une grande rame plongeant dans les eaux, tiennent l'heure en haleine et nous maintiennent disponibles à sa hauteur. (721)

Si les surréalistes se laissent vassaliser par l'oracle, lui forcent la main, ce n'est pas une raison pour refuser le surgissement du « grand réel », « de la réalité noble », le surgissement rare mais ô combien précieux et désaltérant de la grâce (tout le récit de Char s'appuie sur le réseau lexical du sacré), qui prend parfois le visage ingrat et la « silhouette fâcheuse » d'une prostituée. Il appartient au poète, ce plongeur d'abîmes, de dépasser les apparences et de recueillir, épars, les fruits du grand réel, que « l'on n'atteint pas, sans quelque remerciement de l'oracle » (665). Il lui appartient d'entrer dans l'inconnu et d'éprouver ou non la grâce¹³. Là est son risque et sa récompense.

13. « J'entre : j'éprouve ou non la grâce », dans « Calendrier » (133).